



JEAN-MARIE BLAS

DE ROBLÈS

*Dans l'épaisseur  
de la chair*

ℵ

« Jean-Marie Blas de Roblès livre la belle déclaration d'amour d'un fils à son père. » Corinne Renou-Nativel, *La Croix*

« *Dans l'épaisseur de la chair* a tout de l'épopée. Blas de Roblès balaie une bonne partie de la présence française en Algérie et raconte la cohabitation parfois harmonieuse, souvent mouvementée entre communautés musulmane, juive et chrétienne. » Alexandra Schwartzbrod, *Libération*

« C'est l'occasion pour Jean-Marie Blas de Roblès d'embrasser une grande partie de l'histoire de l'Algérie, une généalogie aux branches blessées et des traumatismes qui marquent au fer rouge les mémoires. » *Le Figaro Littéraire*

« Dans un roman où fiction et souvenirs se confondent - et qui est d'abord un magnifique hommage d'un fils à son père -, Blas de Roblès invite à réfléchir sur l'histoire telle qu'elle se fait et se défait. » Richard Blin, *Le Matricule des Anges*



**Fiction.** L'auteur de « Là où les tigres sont chez eux » et de « L'île du Point Némé », Jean-Marie Blas de Roblès, livre la belle déclaration d'amour d'un fils à son père.

## Roman paternel rêvé par un fils

**Dans l'épaisseur de la chair**  
de Jean-Marie Blas de Roblès  
*Zulma*, 384 p., 20 €

Père et fils partagent la même passion pour la navigation. Au fil des années, lors de leurs sorties sur le palangrier familial, se sont multipliés des rites quasi propitiatoires, qui imposent jusqu'à l'apparence de la bouteille thermos, forcément rouge, petite et chinoise. Amusé, Thomas, le fils, admire Manuel, son père, « pour avoir réussi à transformer si insidieusement toute partie de pêche en liturgie ».

Depuis trois ans, Thomas a une obsession : faire raconter sa vie à son père. Mais venu pour les fêtes, et l'interrogeant, il se fait rabrouer d'un définitif : « Toi, de toute façon, tu n'as jamais été un vrai pied-noir ! » Le lendemain, encore blessé, il part naviguer seul. Et se remémore la longue existence de son père de 93 ans, tout en accomplissant les gestes d'un rituel figé. À une exception : il oublie de déplier le long de la coque l'échelle de corde, indispensable en cas de chute à la mer. Or, il vient

de tomber dans l'eau... Accroché au plat-bord, il se découvre, à une soixantaine d'années, incapable de se hisser à la force des bras. Le bateau poursuit sa course et Thomas, entre deux tentatives pour remonter à bord, continue à songer à Manuel.

Jean-Marie Blas de Roblès signe le bel hommage d'un fils à son père. Pied-noir progressiste, Manuel Cortès, né 1923 à Sidi Bel-Abès, a grandi dans l'Algérie antisémite des années 1930 et s'est battu de l'autre côté de la Méditerranée pendant la Seconde Guerre mondiale. Devenu chirurgien, il a vécu la décolonisation et le traumatisant « retour » dans une métropole hostile aux Français d'Algérie.

Dans ce roman fluide, l'anecdote, la saga familiale et la grande histoire vont de pair. En Thomas, l'on est tenté de voir un alter ego de l'auteur : mêmes lieu et année de naissance, l'écriture comme vatique. Jean-Marie Blas de Roblès joue avec le principe narratif. Ici, il n'est question que d'un récit en pensée, enchâssé dans la mésaventure de Thomas. Pourtant, l'écrivain s'autorise à déployer la vie romanesque de Manuel Cortès



**Thomas a une obsession : faire raconter sa vie à son père.** Raphael Bloch/Ask Images

via un narrateur omniscient, avec un déroulement chronologique structuré, une langue élégante où scintille un humour discret, des réflexions passionnantes sur l'his-

toire des pieds-noirs. En contrepoint surgissent les remarques narquoises de Heidegger, un perroquet imaginaire, double de Thomas qui moque sans concession

ses divagations. Le portrait attachant de Manuel s'enrichit de l'émouvant lien père-fils si puissant qu'il peut sauver.

**Corinne Renou-Nativel**



Jean-Marie BLAS DE ROBLÈS *Dans l'épaisseur de la chair* (Zulma, 20 €).

Le narrateur, parce que son père de 93 ans, dans un mouvement d'humeur, ne le reconnaît pas comme « un vrai pied-noir », se lance en mer sur leur bateau de pêche, à la veille de Noël, au large de Carqueiranne. Il a pour seul compagnon d'équipage Heidegger, un perroquet aussi persifleur que perspicace. Destabilisé au sens propre comme au sens figuré par la remarque paternelle, le navigateur solitaire tombe à l'eau et ne parvient pas, tel le jeune homme qu'il fut, à se hisser à bord. En danger de mort par hypothermie, remontent alors les souvenirs de la saga de sa famille originaire du sud de l'Espagne. Et c'est un bouleversant hommage au père que decline Jean-Marie Blas de Roblès — double du narrateur —, en recourant à la symbolique des arcanes des tarots de Marseille pour structurer son récit. Mais au-dessous des cartes, précise-t-il : « mon père n'est pas un personnage de fiction ». La vie de ce pied-noir de Sidi-Bel-Abbes, établi depuis trois générations et confronté aux secousses de l'histoire coloniale algérienne, se déroule en contrepoint de la noyade du narrateur, métaphore subtilement émergée des remous de son questionnement existentiel.

Manuel Cortes, ce père, « mecreant de première classe », bachelier à 17 ans, découvre dans l'Algérie coloniale le passage sismique du Front populaire à la Révolution nationale. Après la défaite de la gauche à Sidi-Bel-Abbes, une « fête de la race » est organisée par le nouveau maire, pour célébrer la victoire en Espagne du Caudillo. L'atmosphère devient vite irrespirable. En 1940, avec l'abrogation du décret Crémieux, les Juifs d'Algérie redeviennent des indigènes, comme André Benichou, son ex-professeur de philosophie, exclu du lycée Lamonicère. Manuel a commencé des études de médecine à la faculté d'Alger. En novembre 1942, le débarquement américain retourne grand nombre de pétainistes de la veille. Volontaire, Manuel se retrouve médecin-auxiliaire sur le front italien dans les rangs des troupes d'Afrique du Nord (les « tabors »). S'il s'expose au danger, c'est par goût de l'aventure et par haine des pétainistes, sans convictions vraiment établies. « Manuel s'enfonça dans la guerre comme on entre en aphasie ». La violence des combats culmine à Monte Cassino. L'ironie de l'écrivain rend palpable la confusion générale de l'ennemi provoquée par ces troupes exotiques transplantées en territoire de carnage : « ces hordes de chevaliers en robe de chambre qui avaient anéanti à mains nues leurs meilleures unités autrichiennes ». Il dresse un tableau expressionniste des combats, le Vésuve lui-même prenant part au chaos : « la terre vomit les coups à l'estomac qu'elle encaisse depuis des mois ». La chirurgie militaire confronte Manuel aux horreurs des corps supplicés : « Même quand il ferme les yeux, Manuel voit des boyaux à l'air, des fémurs coupés net sous la scie, des visages défoncés qui fuient à jamais leur moindre reflet dans un miroir ». Blas de Roblès s'interroge sur les versions contrastées qui ont encore cours concernant le décompte macabre des milliers de morts du corps expéditionnaire africain. Il peint les actes de barbarie des goumiers déchainés, coupables de multiples exactions et viols sans distinction d'âge ou de sexe. Avec une ironie toute voltairienne, il évoque le sort de bonnes sœurs, d'enfants et d'adolescentes « qui avaient mal résisté aux assauts d'amabilité des troupes victorieuses ». Et il tranche froidement : « ces hommes ne combattaient qu'avec l'espérance d'un butin de guerre [ ] ». Face aux Boches, il valait mieux passer pour des barbares que pour des dégonflés, [ ] sordide décompensation de soldats épargnés par la mort. » Décoré par Juin lui-même, Manuel, à 22 ans, pratiquait la chirurgie de guerre sans se ménager. Blessé, il est renvoyé à Sidi-Bel-Abbes où il reprend sa vie de séducteur et de fêtard jusqu'à la rencontre de Flavie, l'amour de sa vie, qu'il épousera à la sauvette avec le concours du seul maire communiste d'Algérie. Des la victoire sur le nazisme, les soulèvements populaires arabes de Setif et autres villes sont violemment réprimés. La « chasse aux merles » est ouverte : « Il fallait tuer de l'Arabe. C'était tout. » La reddition est mise en scène, véritable mascarade. Manuel est témoin des mensonges de la grande presse manipulée par les politiques. Les fosses communes sont l'objet d'estimations variant de 2000 à 45 000 victimes : « Les indigènes, au vrai, c'était comme les oiseaux dans les films d'Hitchcock, ils faisaient partie du paysage ».



Mais, de l'aveuglement à la tragédie, il n'y a d'autre voie que la reconquête du territoire spolié... Manuel qui soigne les blessés sans distinction est sur la liste noire des deux camps, OAS et fellaghas ! Départ précipité en 1962 de Flavie et des trois enfants. Manuel les rejoindra à Palavas. Injures et lapidations accueillent les pieds-noirs, « boucs émissaires du forfait colonialiste ». La déréliction et la détresse pesent sur la famille regroupée. Le chirurgien Manuel Cortes est déclassé, tente par le

suicide. D'abord médecin-conseil à Epinal, Manuel se fourvoie dans la clinique privée d'un margoulin près d'Aix-en-Provence, avant de s'installer généraliste puis d'être recruté médecin de la caisse de secours des mineurs de la bauxite.

Habuellement, les épisodes de la vie de Manuel sont entrecoupés de courtes séquences du narrateur à la dérive, qui se débat contre la coque de son bateau sans parvenir à se hisser à bord et qui se donne « l'impression d'être un singe dont on aurait platré les membres sans autre raison que de moquer ensuite sa balourdise ». De temps à autre, Heidegger commente la situation, met à distance l'angoisse avec une ironie mordante : « Joli symbole pour une fin de partie ». Ou encore : « Aveugles ceux qui se sont contentés de voir ». Le perroquet dubitatif et secourable multiplie les injonctions pour insuffler au naufrage l'énergie du désespoir. L'hypothermie et l'épuisement précipitent la démence, d'où cette étrange et superbe digression sur « l'œuvre admirable, monstrueuse et délirante » d'Opicino, scribe du XIV<sup>e</sup> siècle qui, à demi-paralysé, donnant libre cours à son univers halluciné et libidineux, se consacra à la composition de monstres et d'autoportraits transfigurés dans de « somptueuses cartes marines » de la Méditerranée. Le narrateur en sursis confie : « Il n'est pas fou, il me ressemble comme deux gouttes d'eau, il nous ressemble à tous, encombrés que nous sommes de nos frayeurs intimes et du combat que nous menons contre l'absurdité de vivre ».

De l'Histoire « avec sa grande Hache » à l'histoire singulière de Manuel Cortes, l'anamnèse marine accidentée à merveilleusement fonctionnelle. La blessure filiale est guérie. Le narrateur a fait sienne celle du père, « dans l'épaisseur de la chair, parce qu'il s'agit d'abord d'entrailles et de terre rouge, d'ivresse de vivre, d'embrassement de l'âme sous la lumière du plein été ». Jean-Marie Blas de Robles nous montre sans didactisme que la littérature est encore capable de triompher (sur le papier) des préventions coutumières et de l'ulcération des non-dits, de la rage des crimes de guerre et de la brume aveuglante des idées reçues : « Le temps est peut-être venu d'accepter cette évidence que des hommes transplantés par la misère dans un pays qui n'était pas le leur l'ont fait fructifier et l'ont aimé avec la même rage que ceux qui s'y trouvaient déjà ». Admirable récit de la réconciliation des mémoires, au sens large, d'un auteur qui « exige la beauté nue ».

Michel MENACHE



## Angers et sa région

# L'Algérie de papa décrite par J.-M. Blas de Roblès

**Mûrs-Erigné** — Jean-Marie Blas de Roblès est venu présenter son ouvrage, *Dans l'épaisseur de la chair*, jeudi, aux lecteurs de la médiathèque municipale.

Jeudi, dans le cadre du prix du roman Cezam-Inter-CE 2018, Jean-Marie Blas de Roblès, un des neuf auteurs sélectionnés, est venu présenter son ouvrage aux lecteurs de la médiathèque municipale de Mûrs-Erigné.

Si son ouvrage, *Dans l'épaisseur de la chair*, éditions Zulma a suscité de nombreuses questions, la vie de l'écrivain a également passionné l'auditoire. Parmi les prix obtenus par l'auteur, citons entre autres le prix Médicis en 2008 avec *Là où les tigres sont chez eux* et celui de la Nouvelle de l'Académie française en 1982 pour *la Mémoire de riz*.

### Les Français d'Algérie

Né à Sidi Bel-Abbès en 1954 Jean-Marie Blas de Roblès sait très tôt qu'il fera tout pour devenir écrivain. Le rapatriement en France avec sa famille en 1962 est ressenti par tous comme une blessure. Il raconte qu'il y a environ 10 ans son père, évoquant les Français d'Algérie lui lança ce qu'il pense être une insulte : « **Toi, tu n'es pas un vrai pied-noir.** »

Aujourd'hui encore, il estime lui que c'est impossible : « **Le forfait colonialiste est trop inscrit dans l'épaisseur de ma chair.** » D'où ce roman ambitieux et rude qui dévoile tout un pan de l'histoire de l'Algérie. Les noms ont été changés mais c'est la vie des membres de sa famille ancrée à Sidi-Bel-Abbès qu'il relate. Par le prisme



Jean-Marie Blas de Roblès entre Brigitte Favry, adjointe à la culture et Thierry Dupont, bibliothécaire.

de la transmission des souvenirs, le narrateur révèle surtout l'admiration qu'il voue à son père : « **Un chirurgien taiseux qui a connu l'Algérie avant et après avoir combattu à Monte Cassino, après avoir été décoré par le futur maréchal Juin et après avoir dansé avec Danielle Darrieux...** »

Avec modestie, Jean-Marie Blas de Roblès confirme qu'avant de devenir écrivain, il a enseigné la littéra-

ture française au Brésil, en Chine populaire, en Sicile et à Taïwan. Il confie aussi : « **J'éprouve une passion pour l'archéologie de préférence sous-marine.** » Et, il déplore les événements actuels qui ne lui permettent plus de participer chaque été aux fouilles avec la Mission archéologique française en Libye.

Il se réjouit de savoir que son livre qu'il a mis 10 ans à bâtir convient à

la fois aux Algériens vivant là-bas et en France et aux pieds-noirs ainsi qu'à son père aujourd'hui âgé de 94 ans : « **Il l'a relu sept fois. C'est le plus beau compliment qu'il pouvait me faire.** » Les questions pleuvent : « **Oui ! J'ai 25 000 livres. Oui ! Je me dois de vérifier les détails et les faits. Selon moi, écrire implique faire un travail de détective !** »



## CRITIQUES

## ROMAN

**L'épopée de Cortès****DANS L'ÉPAISSEUR DE LA CHAIR**, PAR JEAN-MARIE BLAS  
DE ROBLÈS, ZULMA, 384 P., 20 EUROS.

Conteur virtuose et fantasque, Jean-Marie Blas de Roblès place son narrateur dans la position la plus inconfortable qui soit. Agrippé à une corde suspendue au bateau de pêche dont il est tombé, barbotant en pleine mer, le narrateur voit défiler non sa propre vie, mais celle de son père, Manuel Cortès, le pied-noir venu de Sidi

Bel-Abbès. Fils d'immigrés espagnols devenu chirurgien, ce sympathisant communiste qu'on disait le sosie de Tyrone Power s'engagea aux côtés des Alliés, en 1942. A quoi se résume une existence après qu'on a quitté le monde ? se demande notre naufragé. Il s'interroge aussi sur la façon dont nos actes découlent de



Dans un café  
en Algérie (1958).

dramas anciens, sur la manière dont les traumatismes traversent les générations et engendrent d'infénales répétitions. Son esprit agité revisite la conquête de l'Algérie par le général Bugeaud et l'histoire des pieds-noirs, ces boucs émissaires des forfaits coloniaux.

Ample, passionnée, cette anamnèse nord-africaine rend justice au « *million de petites gens que le non-respect des accords d'Evian a humiliés, spoliés, chassés de leur terre natale* ». Et en ont gardé une épine dans la chair.  
**CLAIRE JULLIARD**





# Souvenirs familiaux d'un pied-noir frigorifié

## Littérature

**Jean-Marie Blas de Roblès livre  
l'un de ses romans les plus  
personnels. Critique**

Souvent réduits au sentiment d'avoir été trahis par de Gaulle, les pieds-noirs de l'Algérie française méritent mieux que cette étiquette pleine de ressentiment. De manière inattendue au regard de ses précédents récits, fantasques et historiques (*Là où les tigres sont chez eux*, Prix Médicis 2008), l'écrivain Jean-Marie Blas de Roblès s'est attelé à la tâche dans son dernier roman, un *Dans l'épaisseur de la chair* à la tessiture très personnelle. Car, sous couvert de fiction, il est impossible de ne pas lire, dans cette petite saga familiale, l'évocation de ses origines.

La forme que prend cette généalogie rapidement focalisée sur la figure du père du narrateur relève du procédé original, insufflant un suspense inattendu à sa remémoration: le matin de la veillée de Noël, le pauvre se retrouve à la mer, incapable de remonter sur le bateau de pêche paternel. L'eau est froide mais, malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à remettre les pieds sur l'embarcation. Commence alors le délire flottant d'un frigorifié se réfugiant dans la légende et l'histoire de sa famille d'origine espagnole en Algérie française. Cette astuce rend la lecture inquiétante, quêtant l'issue de ce plongeon accidentel.

Mais le récit vaut surtout par la reconstitution d'une époque, qui s'invite dans le bistrot d'un aïeul de Sidi Bel Abbès. La violence politique française ne commence pas avec de Gaulle, surtout quand on est Espagnol. Et ce récit généreux et émouvant, mais plein d'enseignements, file dans les senteurs du sud d'un paradis perdu, avant de passer par la Seconde Guerre, où sont engagés de nombreux ressortissants du Maghreb. Ensuite, plus rien ne sera pareil, et la Méditerranée finira par prendre une température moins agréable. **Boris Senff**

***Dans l'épaisseur de la chair***

Jean-Marie Blas de Robles

Ed. **Zulma**, 380 p.**Un récit émouvant signé  
Jean-Marie Blas de Roblès.** DR



# La guerre de nos pères

## Deux romans sur les blessures de l'Algérie



Par  
**ALEXANDRA  
SCHWARTZBROD**

**A**ntoine est appelé, envoyé de France en Algérie pour y faire le bien, du moins le croit-il en ce début d'année 1960. Il est un peu frêle mais ce n'est pas pour cette raison qu'il ne se battra pas : il refuse de tenir une arme, il n'est pas d'un tempérament guerrier. Contre toute attente, il obtient une formation d'infirmier. Oui, il en est certain, il va faire le bien de l'autre côté de la Méditerranée où il échoue à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès. Manuel Cortès, lui, est pied noir, fils d'immigrés espagnols tenant un bistro dans la même ville de Sidi-Bel-Abbès. Engagé volontaire dans les forces alliées, il se conduit en héros dans les Abruzzes et à Monte Cassino avant de participer aux massacres de Sétif et de revenir s'installer comme chirurgien dans sa ville natale. Antoine et Manuel se connaissent-ils ? Non. Se sont-ils rencontrés sans le savoir ? Possible, les dates et les lieux concordent. Mais ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est leurs deux destins individuels et le rôle qu'y joua l'Algérie, accident de parcours

traumatisant pour Antoine, matrice fondatrice pour Manuel.

### **Transmission**

En cette rentrée littéraire placée sous le signe de l'Algérie, Alice Zeniter n'est pas la seule à avoir raconté les liens de sa famille avec l'Algérie française (*L'Art de perdre*, lire *Libération* du 1<sup>er</sup> septembre). Brigitte Giraud s'est aussi inspirée de son père pour créer le personnage d'Antoine dans le très beau *Un loup pour l'homme* (Flammarion) et Jean-Marie Blas de Roblès du sien pour façonner Manuel, héros de l'ambitieux *Dans l'épaisseur de la chair* (Zulma). Preuve, s'il en fallait encore, que la guerre d'Algérie «*reste une blessure inguérissable*» pour reprendre les mots de l'historien Benjamin Stora, blessure qui se transmet d'une génération à l'autre. Brigitte Giraud le confirme à sa façon. «*Mon livre est une forme de transmission, un passage de relais implicite.*»

Cinquante-cinq ans après la fin de cette guerre coloniale, l'une et l'autre ont éprouvé le besoin de remonter ce passé qui, indirectement, les a eux-mêmes forgés. Un passé d'autant plus fantasmé qu'il a longtemps été enfoui sous une chape de silence. Pourquoi maintenant ? «*Je voulais le faire du vivant de mon père. J'ai toujours*



*eu envie de raconter son histoire et celle de ma mère mais il fallait que je me sente armée en tant qu'écrivain. Et surtout je voulais prendre le temps d'en discuter avec lui. Il a pu m'en parler... avec des blancs. Ce n'est pas facile de devenir un personnage de roman», confie Brigitte Giraud. Jean-Marie Blas de Roblès, lui, relie ce besoin de revisiter son passé à un événement bien précis. «Je crois que ce sont les attentats de Paris qui ont déclenché mon envie d'écrire, ils ont réveillé mon propre traumatisme de la guerre et le besoin de trouver ma place dans cette histoire. J'ai toujours pensé que le parcours de mon père était assez romanesque pour être raconté. J'ai essayé de le faire parler mais c'était très compliqué de lui soutirer ses souvenirs de guerre. Tout ce qu'il m'a raconté tient en une vingtaine de pages [sur les 374 que compte le roman, ndlr]!»*

### **Télégraphiste**

Brigitte Giraud et Jean-Marie Blas de Roblès ont dû enquêter de longs mois pour compléter les mots qu'ils peinaient à arracher à leurs pères. Mais si tout est vrai, à peu de détails près, leurs deux récits ne sont pas de simples souvenirs, ils sont parcourus par un souffle romanesque qui fait par moments oublier qu'il s'agit bien d'histoires réelles. Et surtout ils ne sont pas manichéens. Ni l'une ni l'autre ne met en scène des bons luttant contre des salauds. On découvre surtout des hommes – l'histoire en ce temps-là se jouait malheureusement surtout entre hommes – entraînés dans des aventures qu'ils

ne maîtrisaient et parfois même ne comprenaient pas.

Antoine, le héros/père de Brigitte Giraud en est l'archétype. Télégraphiste depuis ses 16 ans, amoureux de Lila qui se découvre enceinte quelques jours avant son embarquement pour Alger, il se retrouve projeté dans un monde dont il n'avait même pas idée, un monde d'hommes – ou plutôt de gamins – et de sable. «Ils ne se rendent pas compte que la baie d'Alger est l'un des sites les plus beaux du monde, eux qui n'ont pas encore voyagé. Ils se fichent de la splendeur de ces lieux qui vont peut-être les avaler, ils se contentent d'être éblouis par le soleil de midi, ils voudraient dormir, et manger. Et savoir pourquoi ils sont là», écrit Brigitte Giraud. Longtemps Antoine ne va pas savoir pourquoi il est là. Il n'a pas le temps de réfléchir, c'est aussi ça, l'armée. Les blessés arrivent par dizaines, des presque morts qu'il faut panser, rassurer, accompagner. «Antoine n'a jamais eu devant lui un garçon entre la vie et la mort, qui attend tout de lui, qui s'est déjà vidé d'une partie de son sang. [...] Il voudrait ne pas se laisser atteindre par les tremblements du blessé, ses halètements, son regard suppliant.»

L'un d'eux le touche particulièrement. Oscar, amputé d'une jambe et prostré, regard perdu dans un ailleurs invisible. Il devient peu à peu sa raison de venir chaque matin à l'hôpital. Et même un défi personnel. Voyant la façon dont Antoine s'occupe du blessé, les médecins lui confient une mission : «Aider Oscar à sortir de son mutisme.» Ce n'est pas une relation d'infirmier à blessé qui va se développer sous nos yeux,



c'est un lien vital entre deux jeunes hommes projetés dans un monde qui n'a plus de sens. Un lien peut-être plus important encore que celui qui unit Antoine à Lila. Le personnage d'Oscar est-il réel? *«Mon père m'avait seulement dit qu'il avait essayé de sauver un jeune homme, qu'à l'étage il y avait les "psychiatriques", les "choqués", il fallait les réparer du mieux possible avant de les renvoyer dans leur famille afin que celles-ci ne se rendent pas compte de l'horreur de cette guerre»*, dit Brigitte Giraud. La guerre, c'est ça aussi : cacher la réalité, rouler des mécaniques, tout va très bien, madame la marquise.

Mais Lila bientôt va débarquer avec sa fraîcheur et son gros ventre. Elle est au côté d'Antoine, dans la chaleur sèche et étouffante de Sidi-Bel-Abbès, avec tout ce sable qui s'infiltrer dans les cheveux, colle aux gen-

cives, pique les yeux, et Antoine ne parvient pas à savoir si ça le rend heureux ou si ça lui met une pression supplémentaire. Il n'a pas vraiment le temps d'y songer, tout va si vite: Oscar, Lila, les blessés qu'il faut aller chercher sur le terrain, au risque d'y perdre la vie, les hommes qui tombent sous ses yeux, les Arabes que l'on tue sans raison. Peu à peu le doute le ronge. *«Antoine n'est plus sûr que les militaires savent où ils vont. [...] Il voit les hommes qui s'épuisent et se disloquent dans la chaleur qui frappe sans ménagement. Il assiste à l'avènement de l'été, à la torpeur qui rend les corps lourds et les esprits de plus en plus fous.»* Par petites touches, d'une écriture sobre et maîtrisée, Brigitte Giraud esquisse le portrait de deux jeunes gens tentant de résister à ce qu'on veut leur imposer. *«Je voulais raconter la mécanique de la manipu-*

*lation. Mes parents n'ont pas eu conscience d'être dans une forme d'insoumission»*, dit-elle.

## Typholde

Manuel, le héros/père de Jean-Marie Blas de Roblès, n'a pas l'innocence d'Antoine. L'Algérie est son pays, il en connaît la lumière, la dureté et la douceur mêlées. Dès la naissance, il revient de loin. L'extrait qui suit, à la fois triste et drôle, montre que sa famille n'est pas ordinaire. *«Juanico et Antonetta [ses parents] se marièrent en janvier 1911. Dès l'année suivante leur vint un fils que sa mère voulut appeler Antoine, pour honorer saint Antoine de Padoue. Il mourut au douzième jour. Deux ans plus tard, accouchée à nouveau d'un fils, Antonetta se décida pour François. Il vécut. L'enfant qui suivit, elle le nomma Antoine. Il mourut à trois mois d'une fièvre ty-*





*phoide. En 1918, enceinte une fois de plus et considérant que le prénom Antoine portait malheur, elle opta pour Jean. Il vécut. Au suivant, elle se ravisa, tout cela n'était que superstition : le fils qui venait de naître s'appellerait Antoine. La dysenterie l'emporta avant son premier anniversaire. Une année de plus, et le problème se reposa. Une petite fille fut nommée Marie, et elle vécut. Opiniâtre, Antonetta baptisa Antoine l'infortuné qui naquit dans la foulée. Le médecin invoqua une "mort subite" et on ne sut pas de quoi il était décédé. En 1923, ce fut encore un fils. Antoine ? La tentation était forte. Elle en parla à son mari qui opta aussitôt pour Manuel. Mon père venait de naître.»*

*Dans l'épaisseur de la chair a tout de l'épopée. Blas de Roblès balaie une bonne partie de la présence française en Algérie et raconte la*

cohabitation parfois harmonieuse, souvent mouvementée entre communautés musulmane, juive et chrétienne. Et les guerres mondiales qui aspirent une jeunesse grandie à l'ombre des eucalyptus et des acacias. Mais son roman ne se limite pas à la grande histoire. On y retrouve le quotidien des pieds noirs, des noyaux d'abricots collectionnés pour jouer aux billes à la douceur des makrouts et des montecaos que les femmes préparent en suant, des fins de semaine à l'ombre du cabanon aux parties de belote ou d'échecs dans les effluves d'anissette. On y lit surtout l'admiration sans borne d'un fils pour son père. «J'avais à la fois besoin de rendre hommage à mon père et aussi la volonté absolue de ne juger ni les pieds noirs ni les Algériens», confie Blas de Roblès. Le signe, peut-être, que la blessure fait moins mal. ◀

**Des militaires, pendant la guerre d'Algérie, en avril 1961 à Sidi-Bel-Abbès.**

PHOTO LE CAMPION SIFA





## À LIRE AUSSI

### L'épopée des pieds-noirs

Le narrateur de *Dans l'épaisseur de la chair* pourrait bien ressembler à l'auteur qui a décidé « d'accoucher son père », Manuel Cortès. Fouiller le passé pour comprendre. C'est l'occasion pour Jean-Marie Blas de Roblès, né à Sidi Bel Abbès, d'embrasser une grande partie de l'histoire de l'Algérie, une généalogie aux branches blessées, des traumatismes qui marquent au fer rouge les mémoires. L'histoire des pieds-noirs. Cela commence par les parents de Manuel, commerçants espagnols – même s'il évoque l'expulsion des Juifs en 1492. Cortès échappe à son destin en devenant chirurgien, mais il n'échappe pas à la Seconde Guerre mondiale. Il assiste aux massacres de Sétif. Ce qu'on a appelé « les événements » oblige

la famille à quitter leur terre natale « Sidi Bel Abbès : il s'est dit, le bel abcès », écrit Blas de Roblès. Manuel arrive à Marseille

sans papiers et sans un sou. À l'arrivée, il reçoit un « *Rentrez chez vous, sales pieds-noirs !* » Nulle part où se sentir chez soi. Heureusement, l'amour et les soixante-trois années de mariage constituent un refuge. On retrouve le narrateur en 2004 quand il retourne en Algérie pour une mission archéologique – toujours une question de fouille. Il constate « *la sinistre comptabilité de la guerre* ». Tout le long du récit intervient, fort à propos ou de manière burlesque, Heidegger, un perroquet qui tient des paroles censées pour ne pas dire philosophiques. Il amène un peu de distance. Une phrase pourrait résumer le roman : « *Un météore est passé qui a emporté avec lui cette partie de l'Algérie où je me trouvais.* »

M. A.



#### DANS L'ÉPAISSEUR DE LA CHAIR

De Jean-Marie Blas de Roblès,  
*Zulma*  
378 p., 20 €.





CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

# L'écart et l'éclat

DANS UN ROMAN OÙ FICTION ET SOUVENIRS SE CONFONDENT – ET QUI EST D'ABORD UN MAGNIFIQUE HOMMAGE D'UN FILS A SON PÈRE –, BLAS DE ROBLÈS INVITE À RÉFLÉCHIR SUR L'HISTOIRE TELLE QU'ELLE SE FAIT ET SE DÉFAIT.

Qu'est ce qui transforme une existence en une « vie » ? Qu'est ce qui la promet a la dignité du romanesque ? La question ne s'est sans doute pas posée dans l'esprit du narrateur qui, tombe à l'eau alors qu'il était parti seul en mer « pour s'éloigner aussi loin que possible des hommes et de lui-même », va se retrouver « transporté au ciel de la mémoire » et voir defiler, non sa propre existence, mais celle de son père a qui appartient le bateau, et avec qui il a partagé de mémorables parties de pêche. Comme si la perspective de la fin le ramenait au secret des origines, a ce père dont la vie va defiler dans son esprit.

Ce roman vrai de Manuel Cortes reve par son fils, s'édifie au fil de 270 tableaux ou séquences qui sont autant d'évocations de figures du père. Une vie diffractée dans le miroir d'une prose donnant a voir et a éprouver une vie commencée en 1923, en Algérie, a Sidi-Bel Abbès ou les parents de Manuel, des Andalous arrivés en Algérie en 1882, tenaient un bar. Une destinée indissociable donc de tout un pan de l'histoire de l'Algérie et de cette communauté composée d'Espagnols, de Juifs, d'Italiens, autrement dit de ces pieds noirs qui « n'ont existé en tant que tels qu'une fois

leur monde disparu », et que l'auteur fait revivre avec un sens aigu du détail vrai et du « génie des lieux ».

En train d'échapper, grâce a une brillante scolarité, aux déterminismes sociaux qui cadenassaient les destins individuels, Manuel commençait sa deuxième année de médecine lorsque les Américains débarquèrent en Afrique du Nord. Il s'engage, est enrôlé comme infirmier puis comme médecin auxiliaire avant de participer, au sein des troupes coloniales – ou il pratiquera la chirurgie de guerre – a la campagne d'Italie, au débarquement en Provence, a la bataille des Vosges. Jusqu'au jour ou, a Mulhouse, il sautera sur une mine. « La guerre est passée sur mon père, elle l'a roulé, secoué, tanné, endurci pour le meilleur et pour le pire, il s'est laissé porter par elle, comme tant d'autres, jusqu'à ce que le flux s'affaiblisse et le dépose sur la greve. Un bois flotte dont je ne suis qu'une pitoyable allégorie ».

Héros de guerre devenu chirurgien en vue, Manuel Cortes était « L'Espagnol qui a réussi », un porte drapeau de l'intégration. Jusqu'en 1961, moment ou tout bascule et ou « l'immaginable advient » avec la rupture, le rapatriement en France et une vie a refaire.

Ces tribulations, ces épisodes ou alternent fascination, effroi, enthousiasme, Blas de Robles en compose une matière riche de détails rêves ou avérés, de biographèmes, d'anecdotes ou les rates des souvenirs de son père le disputent au refoulement du passé. C'est dire combien ces moments du passé sont recomposés au présent de la remémoration et relèvent d'une écriture trempée d'imaginaire, d'une résurrection du passé non pas tel qu'il fut mais tel qu'il s'invente, et que le « reenchanté » la littérature « Des qu'on se mele de raconter, le réel se plie aux exigences de la langue il n'est qu'une pure fiction que l'écriture invente et recompose ».

Mais ce qui frappe, c'est la façon dont cette vie s'inscrit dans l'épaisseur de la chair du fils, « parce qu'il s'agit d'abord d'entraîles et de terre rouge, d'ivresse de vivre, d'embrasement de l'âme sous la lumière du plein été ». Une emprise physique, une intensité vitale – qui, par delà les noirs des sous de l'Histoire et ses vérités enfouies – donne au roman sa tension, sa liberté, son souffle et cet effet de présence d'ou, « ni pied noir, ni français ni espagnol », émerge un homme, un vrai.

**Richard Blin**

**Dans l'épaisseur de la chair,**  
de Jean Marie Blas de Robles  
Zulma, 384 pages, 20 €

# Cortes se jette à l'eau

**Jean-Marie Blas de Roblès** En une fresque bouleversante, il mêle l'histoire de sa famille à la saga des Espagnols émigrés en Algérie avant de devenir des rapatriés en France

YVES HARTÉ  
y.harte@sudouest.fr

**F**aut-il manquer se noyer en tombant d'un bateau au large de La Seyne-sur-Mer, pour rendre hommage à son père ? C'est à croire, quand on lit « Dans l'épaisseur de la chair », désopilant et bouleversant portrait d'un vieil homme, où le narrateur voit défiler toute une vie en attendant vainement qu'un navire salvateur paraisse à l'horizon.

Le vieil homme s'appelle Manuel Cortes. Il a 93 ans. C'est un ancien chirurgien, engagé volontaire dans l'armée d'Afrique. Il fut de toutes les guerres, puis rapatrié d'Algérie. Un Pied-Noir en somme, vivant sur la côte méditerranéenne, dans le Var, et que son fils est venu voir. La veille, il y a eu une altercation. Le fils, qui ressemble fortement à l'auteur, Jean-Marie Blas de Roblès, est allé fouiller

sous l'écorce, demandant encore des souvenirs que Manuel ne veut plus livrer. Un mot a fusé contre lui. « Toi, de toute façon, tu n'as jamais été un vrai Pied-Noir. » Voilà pourquoi, à l'aube, il prend le bateau, met cap au large, vers le lieu où, d'habitude, il pêche avec son père.

## Trois générations

Le tour de force de Jean-Marie Blas de Roblès est de transformer cette noyade en une fresque picaresque, ponctuée par la voix du perroquet Heidegger, cocasse Jiminy Criquet à plumes. Toute une mémoire familiale revient. Celle de Juanico, le grand-père, qui arriva d'Espagne à l'âge de 4 ans, dans les bagages d'une famille qui fuyait la famine andalouse pour s'établir à Sidi Bel Abbès.

Sur trois générations, on plonge à la suite de l'auteur dans le roman d'un pays, cette Algérie dont il fallut partir en 1962. Rien n'est occulté. Ni la spoliation des terres aux tribus arabes nomades. Ni le sourd antisémitisme de ces Espagnols immigrés. Ni

## Comme si l'Histoire venait se venger sur eux en épargnant ceux par qui le malheur est arrivé

leur rage à se tailler une place dans une société coloniale. Ni la guerre du fils, toubib militaire dans l'horreur des combats, coude-à-coude avec les troupes indigènes. Ni l'ambiguïté des rapports. Ni le massacre de Sétif. Ni cette nouvelle guerre qui rode, sans dire son nom. Et pousse à l'exil.

## Récits luxuriants, profus et exotiques

On connaissait, de Jean-Marie Blas de Roblès, ses récits luxuriants, profus et exotiques. On leur préfère ce livre-là, à la fois récit de famille et saga d'un pays, illuminé par la figure paternelle qui rend accessible une histoire trop souvent caricaturée. Celle de tout un peuple qui façonne lui aussi

l'émergence d'une terre. On en comprend mieux le déchirement et la blessure ultime, les humiliations et les incompréhensions comme si l'Histoire venait se venger sur eux en épargnant ceux par qui le malheur est arrivé.

Dans l'eau où il pense que sa fin est proche, la phrase taraude le narrateur. Et la réponse vient. « Si être pied-noir consiste à faire partie du million de petites gens que le non-respect des accords d'Évian a humiliés, spoliés, chassés de leur terre natale, et qui contiennent ce déchirement irrémédiable, alors je suis, de fait, un de ceux-là. Si être un "vrai" pied-noir consiste à déplorer que la France ne soit pas allée jusqu'au bout de son "œuvre civilisatrice", à admettre la colonisation comme un péché véniel dont on pourrait s'affranchir au vu des améliorations introduites en Algérie, alors mon père a raison, je n'appartiens pas à cette catégorie. »

Mais il faut croire aux miracles. Aux vies qui se reconstruisent. Aux imprudents sauvés de la mort.



★★★★★  
« Dans l'épaisseur de la chair », de Jean-Marie Blas de Roblès, éd. Zulma, 375 p., 20 €.

L'auteur sera mercredi 27, 18 h, à la librairie Tonnet, à Pau, et jeudi 28, 18 h, à la librairie Mollat, à Bordeaux.

Jean-Marie Blas de Roblès

## Dans l'épaisseur de la chair

Zulma, 2017, 384 pages, 20 €.

■ Quand une simple partie de pêche en Méditerranée devient une plongée dans les méandres de l'histoire familiale. Malgré lui (nous laissons au lecteur le soin de découvrir comment), le narrateur remonte le fil de l'histoire de son

118

père: Manuel Cortez, médecin auxiliaire dans la campagne d'Italie pendant la Seconde Guerre mondiale, puis chirurgien dans l'Algérie encore française mais déjà dans la crise de la décolonisation. Figure énigmatique comme l'est parfois un père pour son enfant, Manuel est une personnalité complexe et bourrue que son fils a du mal à cerner, mais pour qui il éprouve une intense affection. Le dialogue entre les deux n'est pas simple pour autant. Un conflit traverse l'ouvrage: celui d'un père aux prises avec l'Histoire dans laquelle il a jeté ses forces et qui, à ses yeux, ne l'a pas récompensé, et celui d'un fils qui veut simplement comprendre l'origine de la fascination qu'il porte à son père. Jean-Marie Blas de Roblès livre ici un portrait haut en couleur de cette famille (la sienne?) avec un art abouti pour rendre les atmosphères, les couleurs et les sensations de ceux dont la vie est de traverser l'Histoire en des heures lourdes.

■ Jean-Baptiste Sèbe



## Laurens et la vie de rat



**ELLE EST L'UNE** des illustres inconnues de l'histoire de l'art. Marie Van Goethem, fille d'une blanchisseuse qui voyait dans ses trois filles une opportune occasion de revenus, gagnait sa vie comme petit rat de l'Opéra lorsque le peintre et sculpteur Edgar Degas en a fait son modèle. L'enfant ne répondait pourtant pas aux canons habituels de la beauté et l'artiste n'a pas cherché à la transcender. Au Salon des impressionnistes de 1881, les visiteurs n'ont vu dans cette poupée de cire à l'expression sans grâce, la taille ceinte d'un vrai tutu, qu'un dérangeant « petit singe ». Fascinée par cette même jetée sans ménagements dans l'existence, Camille Laurens dessine un portrait passionnant de Degas, mais signe aussi un réquisitoire sur la terrible condition de ces petites danseuses offertes en pâture à de riches bourgeois qui faisaient leur marché en coulisses.

« **La Petite Danseuse de quatorze ans** », de Camille Laurens, Ed. Stock, 170 p., 17,50 €.

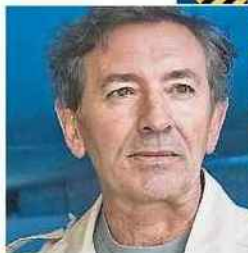


## Blas de Roblès tragicomique

**EN MAUVAISE** posture après être tombé du bateau de pêche familial, le narrateur, à qui son père a reproché de n'avoir jamais su ce qu'est un vrai pied noir, revient sur la trajectoire de son géniteur : Manuel Cortes, fils d'immigrés espagnols propriétaires d'un café à Sidi Bel Abbès et qui rêvait d'être médecin. C'est en qualité de chirurgien qu'il traversera la Seconde Guerre mondiale puis celle d'Algérie. Voilà, sur le ton de la tragicomédie, un récit romantico-picaresque. Prix Médicis pour « Là où les tigres sont chez eux », Jean-Marie Blas de Roblès est un partisan de l'ampleur romanesque. Il s'est de toute évidence inspiré de son propre père, aventurier malgré lui, naviguant à l'instinct dans les remous du monde. Un chatoyant perroquet ajoute ses remarques cinglantes à ce récit haut en couleur.

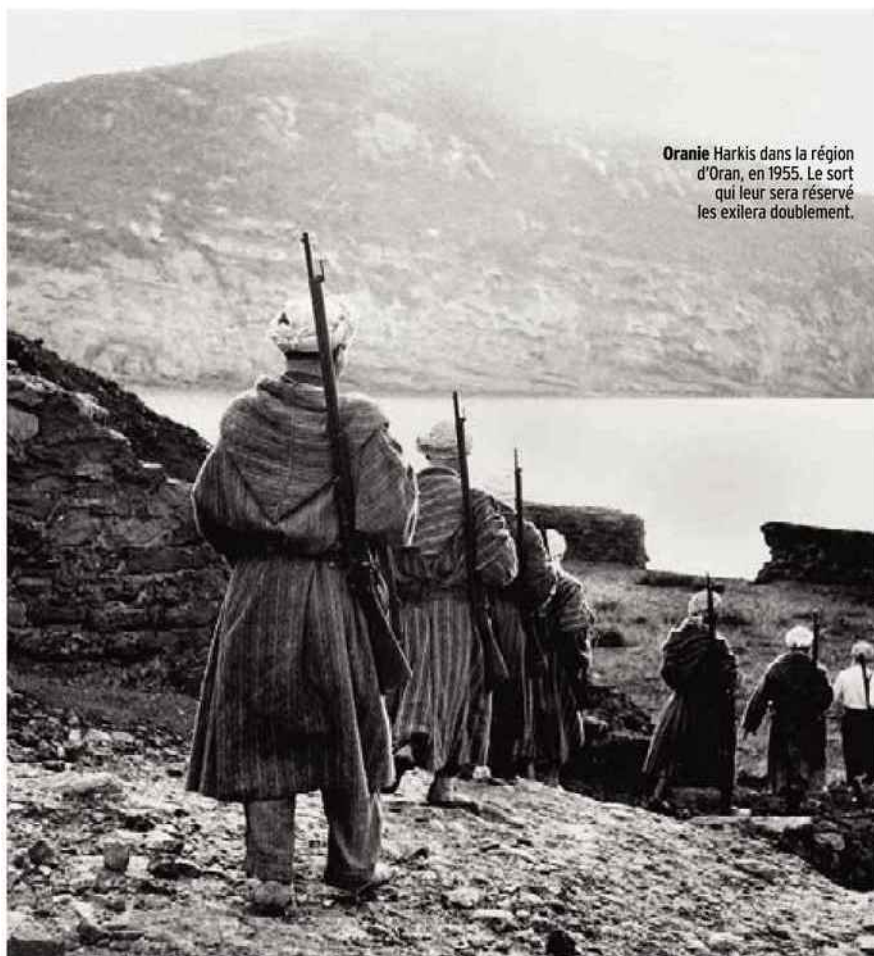


« **Dans l'épaisseur de la chair** », de Jean-Marie Blas de Roblès, Ed. Zulma, 375 p., 20 €.





## CULTURE



Oranie Harkis dans la région d'Oran, en 1955. Le sort qui leur sera réservé les exilera doublement.

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Partis à l'assaut de la mémoire de leurs parents, Alice Zeniter, Jean-Marie Blas de Roblès et Brigitte Giraud livrent un passionnant éclairage sur la colonisation et les « événements ». Sans tabou.

# LEVER DE RIDEAU SUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE

PAR MARIANNE PAYOT

**C**irculez, y a rien à dire! « Les mois qu'ils viennent de vivre seront comme un secret, une expérience embarrassante qu'ils tairont instinctivement. » Le silence, c'est bien ce qui s'est abattu en ce mois de juin 1962 sur les appelés de Brigitte Giraud, héros d'*Un loup pour l'homme*. Tout comme sur les harkis d'Alice Zeniter ou les pieds-noirs de Jean-Marie Blas de Roblès. Mais voilà, hors de tout anniversaire, cinquante-cinq ans après la fin de la guerre d'Algérie, les romanciers prennent la plume. Pour raconter, témoigner, apaiser. Ils sont enfants de la première ou de la seconde



**Pieds-noirs** Une fois rapatriés en France, ils tairont longtemps leur histoire.

génération d'exilés et proposent, sous différents angles, le récit lumineux de leurs origines. « Quand tu sens que personne n'a envie de t'écouter, tu ne parles pas, explique Brigitte Giraud, pour justifier le long mutisme de son père, jeune appelé de 1960. Mais, maintenant, il y a urgence, les derniers témoins sont en train de disparaître. »

**L**e pied-noir Blas de Roblès, auteur de *Dans l'épaisseur de la chair*, renchérit : « Il m'a fallu des années pour déverrouiller la mémoire scellée de mon père et digérer mes propres traumatismes.

J'ai enfin acquis la nécessaire bienveillance en face des faits. » De son côté, Alice Zeniter (*L'Art de perdre*), petite-fille de harki, constate : « Le temps a fait son œuvre, qui permet le détachement. Je peux raconter, contrairement à mon père, qui refusait d'être identifié par les actes de son propre père. » Où l'on s'aperçoit que c'est, en fait, tout le peuple français qui a glissé ce passé

**“Il y a urgence, les derniers témoins sont en train de disparaître”**

sous le tapis. A peine évoquée à l'école, tue par ses protagonistes et les gouvernements successifs, l'histoire de la guerre d'Algérie (« on disait “les événements” jusqu'en 1999 », rappelle Brigitte Giraud) n'aura cessé d'engendrer les polémiques. Jusqu'à ces derniers temps, à en croire le tollé provoqué par Emmanuel Macron évoquant, pendant la campagne présidentielle, le « crime contre l'humanité » de la France coloniale.

Avec leurs fictions et celles de quelques autres – le jeune appelé insoumis d'Yves Bichet (*Indocile*, Mercure de France), l'architecte Fernand Pouillon et quelques Oranais sous la plume de Marie Richeux (*Climats de France*, Sabine Wespieser), l'éditeur de Camus, Edmond Charlot, ausculté par Kaouther Adimi (*Nos richesses*, Seuil) –, les écrivains font bouger les lignes et comblent les blancs. Sans dogmatisme, ostracisme ou aigreur. Puissent leurs romans, qui

se répendent, mettre à mal l'ignorance et la méfiance, sources de turbulences toujours promptes à resurgir. Comme une œuvre de salut public...

## DÉCOMPLEXER LA PAROLE DES HARKIS

« Je me souviens de rien », n'a cessé de lui répéter son père. Il fallait plus que cette mémoire trouée pour dissuader Alice Zeniter de creuser, fouiller et déterrer les racines des harkis. En bonne normalienne, la jeune et talentueuse romancière, prix du Livre Inter 2013 pour *Sombre dimanche*, a multiplié les lectures d'essais et de romans, embrassé les deux rives de la Méditerranée, s'emparant avec maestria de l'histoire lestée de non-dits des anciens supplétifs et de leur descendance – soit une communauté de quelque 500 000 citoyens français. Un incroyable destin, des villages algériens aux cités HLM en passant par les camps de transit du sud de la France.

« Si parole il y a pu avoir, elle a toujours été perçue comme politisée et revendicative parce qu'elle était agitée par les mouvances proches de l'OAS, explique l'auteur. Et d'emblée stigmatisée comme étant une parole d'extrême droite. Le recul et la fiction permettent d'entrer dans cette histoire par le détail et les sensations. » Résultat : un roman foncièrement humain sur l'Algérie française de 1830 à 1962 et sur le sort réservé en France aux familles de harkis. Une belle façon aussi d'analyser avec finesse les problèmes identitaires des fils d'immigrés dans la société contemporaine.

**A**li, Hamid, Naïma... trois générations, trois destins. Notable enrichi grâce au commerce de l'huile d'olive, Ali, le patriarche, veille sur les siens dans son village des crêtes de Kabylie, près de Palestro. Engagé dans l'armée française lors de la Seconde Guerre mondiale, il est très vite confronté, après l'appel à la « lutte nationale » de novembre 1954, aux

AFP



exigences et aux exactions du FLN : collecte de l'impôt révolutionnaire, demande d'abandon des pensions d'ancien combattant, embuscade sanglante de Palestro... une suite d'événements qui, mis bout à bout, vont le faire pencher du côté des autorités françaises. « On ne parle pas ici de gens qui ont fait un choix par amour pour la France, mais qui ont fini par opter pour un camp, presque inconsciemment », souligne Alice Zeniter. Ce sont d'autres camps qu'ils découvrent, inhospitaliers, insalubres, lors de leur arrivée dans une France peu reconnaissante après l'indépendance de l'Algérie, durant le terrible hiver 1962. Des années de misère dont Hamid, le fils aîné, né en 1953, livre quelques bribes à sa fille, Naïma, lorsque la nombreuse famille d'Ali est relogée dans une barre de Flers. Mais c'est seule que Naïma ira, beaucoup plus tard, découvrir le pays des crêtes...

## RENDRE JUSTICE AUX PIEDS-NOIRS

« A 17 ans, je pensais que les colonisateurs et les pieds-noirs étaient tous des salauds, il est normal que mon père n'ait pas eu envie de me parler. Il m'a fallu toute une vie pour comprendre que tout n'était pas aussi simple », reconnaît Jean-Marie Blas de Roblès, l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*, né en 1954 à Sidi Bel Abbès. C'est donc apaisé que l'écrivain s'est attaqué avec finesse à la saga des rapatriés d'Algérie. Franchise, lucidité, humour... Dans *L'épaisseur de la chair* restera l'un des grands romans de l'épopée algérienne du peuple européen.

C'est en 1882 que la branche paternelle du narrateur (frère de papier de Jean-Marie Blas de Roblès), poussée par la sécheresse andalouse,



Alice Zeniter.



Jean-Marie Blas de Roblès.



Brigitte Giraud.

s'exile à Sidi Bel Abbès. Les colons français ont besoin de bras, la famille Cortès offre les siens. Colporteur, puis tenancier de bar, le grand-père Juanico prospère vite dans la ville de l'Oranie créée par les légionnaires et baptisée « Biscuit-Ville ». Une vie tranquille à coups d'anisette, de parties de belote, de coucheries et d'antisémitisme, les juifs étant accusés d'être « les instigateurs de la crise économique ».

Pour Manuel, le fils aîné, c'est une autre affaire. En 1942, étudiant en médecine dans une Algérie devenue résistante du jour au lendemain, il rejoint l'armée comme médecin auxiliaire. Direction l'Italie et les charniers de Monte Cassino puis la percée des Vosges – relatés ici dans d'admirables pages de bruit et de fureur. Mêmes horreurs lors des massacres de Sétif, en 1945, auxquels un Manuel « aveugle » assiste sans rien ressentir. « Il n'est pas si facile de percevoir ce que l'on voit », note, un rien fataliste, le narrateur. Pour autant, le Dr Cortès, qui soigne aussi bien les fellaghas que les membres de l'OAS, sera sur la liste noire des deux parties.

« Rentrez chez vous, sales pieds-noirs ! » Boucs émissaires du forfait colonialiste ou bien rabaisés au rang de « bougnoules », les rapatriés d'Algérie affrontent la vindicte des bons Français. A 8 ans, le narrateur « vieillit » d'un seul coup. Des années plus tard, Jean-Marie Blas de Roblès conclut, placide : « Si tout un peuple a eu raison de se lever contre l'occupation française, le temps est peut-être venu d'accepter cette évidence que des hommes, transplantés par la misère dans un pays qui n'était pas le leur, l'ont fait fructifier et l'ont aimé avec la même rage que ceux qui s'y trouvaient déjà. »

## RESSUSCITER LES APPELÉS

C'est la première fois en neuf livres qu'elle écrit à la troisième personne, et pourtant il s'agit là de son roman le plus intime. Car cette histoire est bien celle des parents de Brigitte Giraud, née à Sidi Bel Abbès en 1960. Une histoire aussi banale qu'extraordinaire. Comme des milliers d'autres jeunes hommes, Antoine l'Auvergnat est appelé pour l'Algérie. Il a 23 ans, sa femme, Lila, est enceinte. Infirmier, il intègre l'hôpital militaire de Sidi Bel Abbès et se démène d'un élopé à l'autre. Ce qui est moins classique, c'est que Lila vient le rejoindre. Dans ce pays entré dans une guerre qui n'a pas encore dit son nom, là voilà, blonde et pimpante, prête à accoucher... « J'ai voulu écrire à la hauteur d'Antoine, raconte l'auteure. Il sait uniquement ce que les militaires veulent bien lui dire ("Vous êtes là pour le seul maintien de l'ordre"). Puis, petit à petit, il comprend que lui et ses camarades sont manipulés et qu'il s'agit d'un véritable conflit. » Il est là, le sel de ce roman : Brigitte Giraud réussit à se glisser dans la peau de ces jeunes Français, partagés entre leur conscience, la peur des bombes et l'excitation née de cette émancipation accélérée, loin de la France morne et endormie.

Ils ne seront jamais des héros. Après le référendum de 1962, une chape de plomb est tombée sur une société amnésique. Abandonnée, toute une génération, les nuits remplies de cauchemars, devra se réintégrer dans la France des Trente Glorieuses. Tous n'y arriveront pas. Comme Oscar, le jeune amputé de Clermont-Ferrand, « symbole du retour impossible », qui se suicidera après avoir rejoint sa famille. D'autres, ils seront 20 000, auront trouvé la mort dans ce combat perdu d'avance.

**L'ART DE PERDRE,**  
PAR ALICE ZENITER.  
FLAMMARION, 512 p., 22 €.

**DANS L'ÉPAISSEUR DE LA CHAIR,**  
PAR JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS.  
ZULMA, 384 p., 20 €.

**UN LOUP POUR L'HOMME,**  
PAR BRIGITTE GIRAUD.  
FLAMMARION, 256 p., 19 €.

— LE PÈRE  
RETROUVE

Jean-Marie Blas de Roblès revient sur le sentier familial : *Dans l'épaisseur de la chair* ressuscite un père, et sa famille. Un grand roman sur l'histoire des pieds-noirs.  
PAR DAMIEN AUBEL

Au commencement est l'étonnement. Un point d'interrogation. Et même des points d'interrogation. Comment raconter son père, « affronter ce je-ne-sais-quoi d'anormal qui consiste à accoucher son père » ? Ce père, Manuel Cortès, fils d'immigrés espagnols installés en Algérie, passé par les grandes convulsions de la deuxième moitié du XXe siècle, la Seconde Guerre mondiale en Italie, puis en France, les massacres de Sétif, les « événements » d'Algérie, pour finir médecin des « gueules rouges », les mineurs de Bauxite à Brignoles, en France dans les années 60. Mais aussi, comment répondre à

cette mise en ordre du chaos, à cette science du bruit et de la fureur qui régissent les destins des humains qu'on nomme l'Histoire. L'immigration espagnole en Algérie, la césure idéologique que creuse l'antisémitisme dans l'entre-deux-guerres en Algérie, avec les dates et les conséquences précises de telle ou telle décision politique, à l'instar du décret Crémieux... Tout se dévide, prend place dans un grand récit. Mais le narrateur n'est jamais dupe. Il sait que l'Histoire éclaire autant qu'elle aveugle, qu'elle est une danse paradoxale entre la mémoire (une mémoire qui se rappelle trop souvent des fables) et l'oubli (le culte du passé n'occulte-t-il pas le présent?).

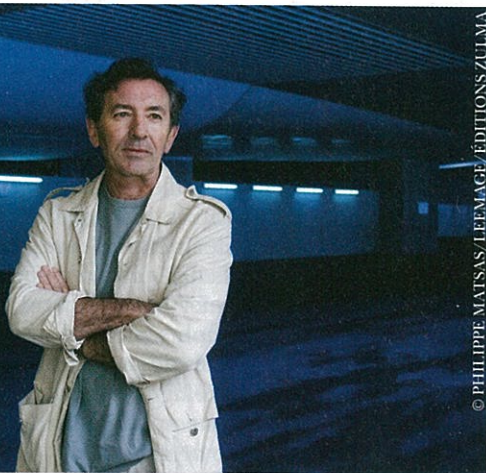
Alors Blas de Roblès fait appel aux forces de la littérature. De la poésie, d'abord. N'oublions pas que le romancier est aussi le poète de *Hautes lassitudes*. Comprendre, c'est voir, faire voir, retrouver ce que les Anciens appelaient l'« enargeia » (« évidence »), cette puissance d'évocation qui met une scène sous les yeux du lecteur et qui éclate lors de cette description de bataille : « Au commencement sont les obus, les mines, les roquettes. A coups d'éclairs, de zébrures crépitantes, à coups de cisaille dans le ciel, de foudre redoublée, il voit se déchaîner, s'enfler, se dissiper, se ranimer en convulsions soudaines, se durcir à nouveau, la fureur monstrueuse qui embrase la terre (...). » Mais il faut aller plus loin encore. Et c'est tout le sens de l'épisode-charnière du livre : la chute du narrateur dans la mer depuis le bateau paternel, qu'il a emprunté en solitaire, qui déclenche ses ruminations et ses réminiscences. Incapable de remonter à bord, il flotte littéralement entre la vie et la mort. Et tout se passe comme s'il se dissolvait : « Incrédule, apeuré, j'assiste à l'effacement de plus en plus manifeste de ce qu'il est convenu d'appeler mon corps. Jambes et bras ont cessé de me tourmenter ; ils répondent à peine à mes sollicitations, avec un temps de retard que je n'arrive pas à apprécier, mais qui rappelle le délai de réaction d'un appareil à une télécommande dont il faudrait se hâter de recharger les piles. Je ne serai bientôt qu'un émetteur vain, flottant, immobile, à la surface du monde des Idées. » Car sans doute est-ce ce point-là, d'effacement de soi, qu'il faut atteindre pour épouser parfaitement les contours d'une autre vie. Comme si le narrateur devait mourir pour raconter au plus près son personnage.

cette question plus large : qu'est-ce qu'un pied-noir ? Un détour biographique, historique, qui mène le narrateur à s'interroger sur lui-même : qui est-il, lui, Thomas Cortès ? Quelle histoire, quelle généalogie l'a façonné ? *Dans l'épaisseur de la chair* porte bien son titre, puisqu'il s'agit d'une radioscopie d'une famille, d'un homme et d'un peuple bringuebalé entre Espagne, Algérie et France. Une radioscopie, ou plutôt un exercice mental, philosophique, qui consiste à comprendre, car « il n'est pas si facile de percevoir ce que l'on voit ».

D'où, pour vertébrer cette chair dense d'événements et de faits, une grande rigueur épistémologique. Non seulement Blas de Roblès multiplie les notations ultra-précises – les gestes décortiqués, les mots exacts – comme pour faire droit au maximum aux exigences de minutie et de clarté de la raison. Mais, surtout, il a recours à

DANS L'ÉPAISSEUR  
DE LA CHAIR

Jean-Marie Blas de Roblès,  
Zulma,  
384 p., 20 €



© PHILIPPE MATSAS / LEEMAGE ÉDITIONS ZULMA





# livres

## Le roman de l'Algérie



*Dans l'épaisseur  
de la chair,*

**de Jean-Marie Blas de Roblès**

« Toi, de toute façon, tu n'as jamais été un vrai pied-noir » : ces mots, jetés à la tête de Thomas par son père Manuel, résonnent douloureusement. Mais qu'est-ce qu'un pied-

noir ? Parti seul en mer pour une partie de pêche, tombé à l'eau sans possibilité de remonter à bord, Thomas, accroché au bateau, se remémore la vie de ce père tant aimé. Né à Sidi bel Abbes d'un tavernier espagnol qui avait fui la misère, médecin au sein des goumiers – l'unité d'élite de soldats marocains lors de la Seconde Guerre mondiale – Manuel, devenu chirurgien, soignera les gars de l'OAS comme ceux du FLN. Avant de prendre le bateau pour l'autre rive. Jean-Marie Blas de Roblès s'est inspiré de la vie de son père pour ce récit en forme d'hymne sensible, extrêmement documenté. Une des merveilles de la rentrée littéraire, par un conteur hors pair, et une fenêtre ouverte sur cette page d'histoire tragique, plus complexe qu'il n'y paraît.

**Muriel Fauriat**

**Éd. Zulma, 384 p. ; 20 €.**

**Notre avis :** 



AIR Assises du roman AIR

# BIENVENUE JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS!

Né en 1954 à Sidi-Bel-Abbès, Jean-Marie Blas de Roblès vit l'exode des Pieds-Noirs à travers ses yeux d'enfant de huit ans. « Dans l'épaisseur de la chair » retrace avec fidélité certains faits historiques alors qu'ils n'ont pas été vécus par l'auteur avec, cette fois-ci ses yeux d'archéologue et de philosophe. Tout d'abord écrivain en quête de souvenirs, il plonge littéralement pour fouiller les fonds sous-marins pouvant ainsi utiliser régulièrement ses souvenirs comme études de cas tout en tissant les époques entre elles dans ses écrits (« Là où les tigres sont chez eux », « L'île du Point Némé... ») Il crée ainsi un patchwork de souvenirs colorés aux embruns méditerranéen qui constitue un continuum temps.



Jean-Marie Blas de Roblès sera aux Assises les 22 et 23 mai.

©CHRISTOPHE BORTELS

Durant un mois, « Cnews Lyon Plus » publie les critiques de livres de vingt-neuf auteurs invités à la douzième édition des Assises internationales du roman (AIR). Un événement organisé par la Villa Gillet et « Le Monde », qui se tiendra aux Substances, à Lyon, du 21 au 27 mai. Les ouvrages de ces écrivains ont été étudiés à la fois par des lycéens et par des journalistes de la rédaction, qui souhaitent aujourd'hui la bienvenue dans leur langue à Karla Suarez et Jean-Marie Blas de Roblès. En tout, cinquante-trois critiques de lycéens viennent compléter celles de notre rédaction. Rendez-vous demain avec Ian McEwan

## Notre avis

### DECLARATION D'AMOUR A UN PERE

« Toi, de toute façon, tu n'as jamais été un vrai pied-noir ! » Cette phrase, lancée par le père du narrateur (auteur ?), est vécue comme un affront. Le lendemain, c'est à l'occasion d'une virée en mer que ce fils est « enlevé de force, transporté au ciel de la mémoire ».

La mémoire familiale, d'abord, le mènera sur les traces de ses ancêtres espagnols, débarqués en Algérie en 1882 et installés à Sidi-Bel-Abbès. Puis sur les pas de son père Manuel, un homme pudique, qui, outre sa mémoire sélective, a préféré taire des pans de sa vie. On apprend beaucoup sur le parcours de cet homme, engagé en tant que médecin dans la Seconde Guerre mondiale. On en saura moins sur sa guerre d'Algérie.

À la grande Histoire se mêlent des anecdotes de la vie quotidienne du père à Sidi-Bel-Abbès. Le lecteur l'accompagne dans les rues, s'invite à des parties d'échecs, le tout au milieu d'effluves d'anisette et de makrouts. Le narrateur raconte ses souvenirs d'enfance, en France, après le départ d'Algérie, et les difficultés que son père médecin, pied-noir, rencontrera pour trouver du travail.

Jean-Marie Blas de Roblès livre une déclaration d'amour d'un fils pour son père. Un récit émouvant, parfois drôle, et intelligent. Biographie ou autofiction ? Peu importe. Car en « accouchant de ce père », l'auteur ouvre une fenêtre sur les blessures françaises, nées de la guerre d'Algérie, et mises sous le tapis. Passionnant.

Laura Steen

## L'AVIS DES LYCÉENS

Dans *l'épaisseur de la chair*  
Éditions Zulma, 2017, 390 pages,  
20 euros.

La fiction de Jean-Marie Blas de Roblès nous immerge au plus profond de l'épaisseur de la chair. Celle des souvenirs d'une famille, celle de l'Algérie. Je coule avec Thomas, principal protagoniste et porteur du passé de son père, me remémore avec lui l'histoire d'un pays et des hommes qui y vécurent, et avant celle aussi des guerres

qui ont laminé l'Europe. Je découvre aussi une réalité et une accusation envers une population. Une question nous est posée au premier chapitre : qu'est-ce qu'un vrai Pied-noir ? Une phrase perçue comme une insulte du père, Manuel Cortès à son fils Thomas. Lors la narration se déroule dans la conscience du fils blessé qui prend la mer, glisse, entame une longue noyade, celle du passé à travers plusieurs générations. La quête du père commence à la première personne, nous sommes Thomas, petit-fils d'immigrés Espagnols qui lutte

entre un passé trouble et un présent douloureux, Thomas qui tente de reconstruire l'histoire de sa famille, sans faire de son père un héros, il donne une légitimité à tous ses actes, ses combats alors qu'il est chirurgien volontaire avec les Tabors, sa lutte pour rester intègre dans la tourmente, jusqu'à la guerre d'Indépendance. Fiction portée par la nécessité d'éclairer son passé, métaphore maritime d'où Thomas émerge, désormais serein.

Classe de seconde du lycée Albert Camus à Firminy (42)



Dans les profondeurs de la mémoire, l'émergence des corps sous l'œil photographique du père : un révélateur d'identités singulières, de réminiscences oniriques...

PHOTO DR



## Dans l'épaisseur de la chair

**C'**est l'histoire de ce qui se passe dans l'esprit d'un homme. Ou le roman vrai de Manuel Cortès, rêvé par son fils – avec le perroquet Heidegger en trublion narquois de sa conscience agitée.

### ■ La vie de Manuel

**Cortès pourrait se résumer ainsi :** fils d'immigrés espagnols tenant bistrot dans la ville de garnison de Sidi-Bel-Abbès, en Algérie, devenu chirurgien, engagé volontaire aux côtés des Alliés en 1942, accessoirement sosie de l'acteur Tyrone Power – détail qui peut avoir son importance auprès des dames... Et puis, il y a tous ces petits faits vrais de la mythologie familiale, les



rituels du pêcheur solitaire, les heures terribles du départ dans l'urgence, et celles, non moins douloureuses, de l'arrivée sur l'autre rive de la Méditerranée.

■ **Dans l'épaisseur de la chair** est un roman ambitieux, émouvant, admirable – et qui nous

dévoile tout un pan de l'histoire de l'Algérie. Une histoire vue par le prisme de l'amour d'un fils pour son père. ■

*Blas de Roblès JM. Dans l'épaisseur de la chair. Éditions Zulma, 2017, 20 €.*